

LEONOR ANTUNES

The Pliable Plane - CAPC Bordeaux



Le temps est capricieux en ce début d'après-midi de janvier à Bordeaux. Mais quand le soleil perce les nuages, ses rayons se prennent à jouer dans les mailles de la pièce de Leonor Antunes, suspendue dans les hauteurs de la Nef du CAPC, le laiton scintille, les ombres se font mouvantes et l'espace se met à résonner secrètement. Une musicalité silencieuse mais persistante est à l'œuvre.

Plusieurs éléments contribuent à cette sensation trouble et envoûtante. Son secret est peut être intimement lié, se fond dans l'alliage même de métaux qui donne sa note dominante à ce formidable drapé de quelques 22m, où l'acier fusionne avec le cuivre, matière première dans la fabrication des instruments à vent. Cette harmonie polyphonique, paradoxale, opère également au niveau de l'environnement global. Et l'artiste d'avouer l'attention qu'elle porte aux notions de proportion, d'échelle, de gravité, de poids et de changement. Le geste plastique est vaste et généreux, qui embrasse l'ensemble du volume de cet ancien entrepôt de denrées coloniales en attisant une nuée d'histoires, taiseuses, inscrites à même la pierre des colonnes qui supportent les arcs de la voûte reprenant l'architecture romane, ou oubliées. A l'invitation de Maria Inés Rodriguez, directrice du centre d'art et commissaire de cette exposition audacieuse, l'artiste portugaise imagine un dispositif qui tisse de nouvelles relations entre l'œuvre et l'architecture, propose une fertile mise en tension, agit en tant que révélateur des énergies en mouvement dans l'espace. Mais peut être que les murmures qui semblent se lever de différentes œuvres et qui confèrent sa densité à cet environnement tendant vers l'épuration, sont les échos lointains et en même temps comme chuchotés au creux de l'oreille des voix d'Anni Albers, Lina Bo Bardi et Maya Deren. Leonor Antunes entretient des dialogues nourris (*Discrepancies #*), à travers les époques, avec les univers de ces créatrices – la plasticienne, l'architecte et la cinéaste sorcière.

Le titre même de l'exposition est une référence directe à un article séminale d'Anni Albert, pionnière de l'art textile, *The Pliable Plane* (1957). L'entrée dans la Nef se fait sous les auspices de ce filet qui laisse présager une prodigieuse pêche dans les eaux profondes de l'imaginaire, tout en assurant une fonction transitoire, marquant le seuil et le passage. C'est d'abord à travers ses mailles en nylon noir que notre regard pénètre dans l'espace. A la fois filtre et puissant catalyseur, cet objet fonctionnel, anodin et flexible, déploie ses mathématiques incantatoires portant la promesse d'une structure qui s'étire infiniment dans l'espace, dans toutes les directions, sans aucune limite apparente. Et l'artiste d'évoquer Maya Deren et ses jeux de fils qui activent secrètement les énergies en présence, relient le corps de la caméra, bâtissent des architectures fantasmagoriques.

Nous voici désormais au cœur d'un espace dont les qualités deviennent soudainement incertaines. Les parois de pierre s'élèvent, imposantes, mais nos pas semblent s'enfoncer dans ce revêtement du sol en liège et laiton qui couvre sur 1500m² la dalle du CAPC. *Discrepancies with Anni* (2015) nous transporte subrepticement entre les lignes géométriques d'un motif textile de l'artiste du Black Mountain College. Le bouleversement d'échelle est vertigineux. Des éléments de mobilier viennent conforter cette sensation, et l'abstraction se charge de nuances d'intérieur. Les 16 tables basses en ciment et laiton de l'installation *Discrepancies with Lina* (2015) créent sous la Nef les



conditions de possibilité d'un étrange sentiment d'être chez soi. La proposition entretient de subtils jeux de plein et de vide, d'écarts géographiques et culturels, de transpositions d'échelle, car une référence cachée dicte l'agencement des formes : l'architecture avant-gardiste, imaginative, à l'écoute des savoirs vernaculaires, et plus précisément les fenêtres du SESC Pompéia, conçu par Lina Bo Baldi à Sao Paolo.

Des lampes en laiton supportent des bulbes électriques à même de recréer des micro-climats particuliers, intimiste dans l'étendue de la Nef. A la fois capteurs et émetteurs, antennes, éléments d'un réseau névralgique qui irrigue le paysage, ces objets multipliés à l'identique nous rendent sensible un espace à la centralité démultipliée, diffuse, rhizomatique, qui se laisse désormais saisir en termes de constellation.

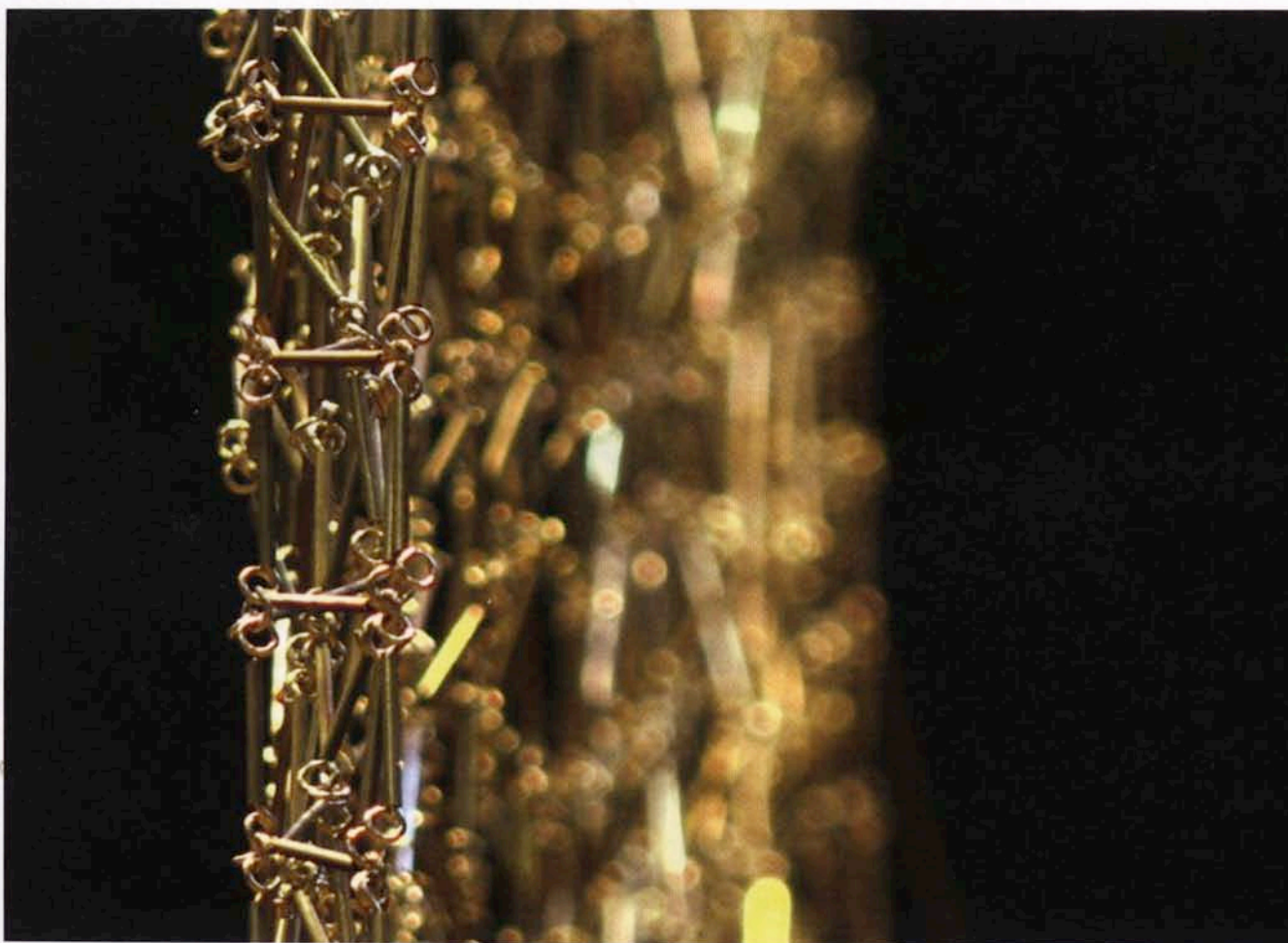
Les paravents en rotin tissé redessinent des volumes privatifs. Leur trame, qui décompose la complexité de l'entretissage à l'œuvre, filtre la lumière du jour et redessine des ombres mouvantes en fonction des déplacements du soleil. Le titre de cette installation, Screens, évoque l'art cinématographique de Maya Deren. Les surfaces, véritables supports d'images insaisissables qui révèlent avant tout leur fabrique, sont poreuses, laissent transparaître quelque chose d'indicible qui a trait peut-être à la magie des relations instaurées par la caméra de prise de vues de l'artiste américaine. Au-delà de son élégance minimaliste et de son apparente simplicité, cette pièce de Leonor Antunes parvient, de par le subtil jeu de gradation qu'elle met aussi en place, à réunir et à tresser trois gestes créateurs, trois savoirs spécifiques, trois voix de femmes : Anni Albers – le textile, le motif et la surface –, Lina Bo Baldi – la pensée d'un espace modulable, aux parois qui respirent – et Maya Deren – l'image qui s'attache à surprendre l'invisible, le trop plein, le débordement.

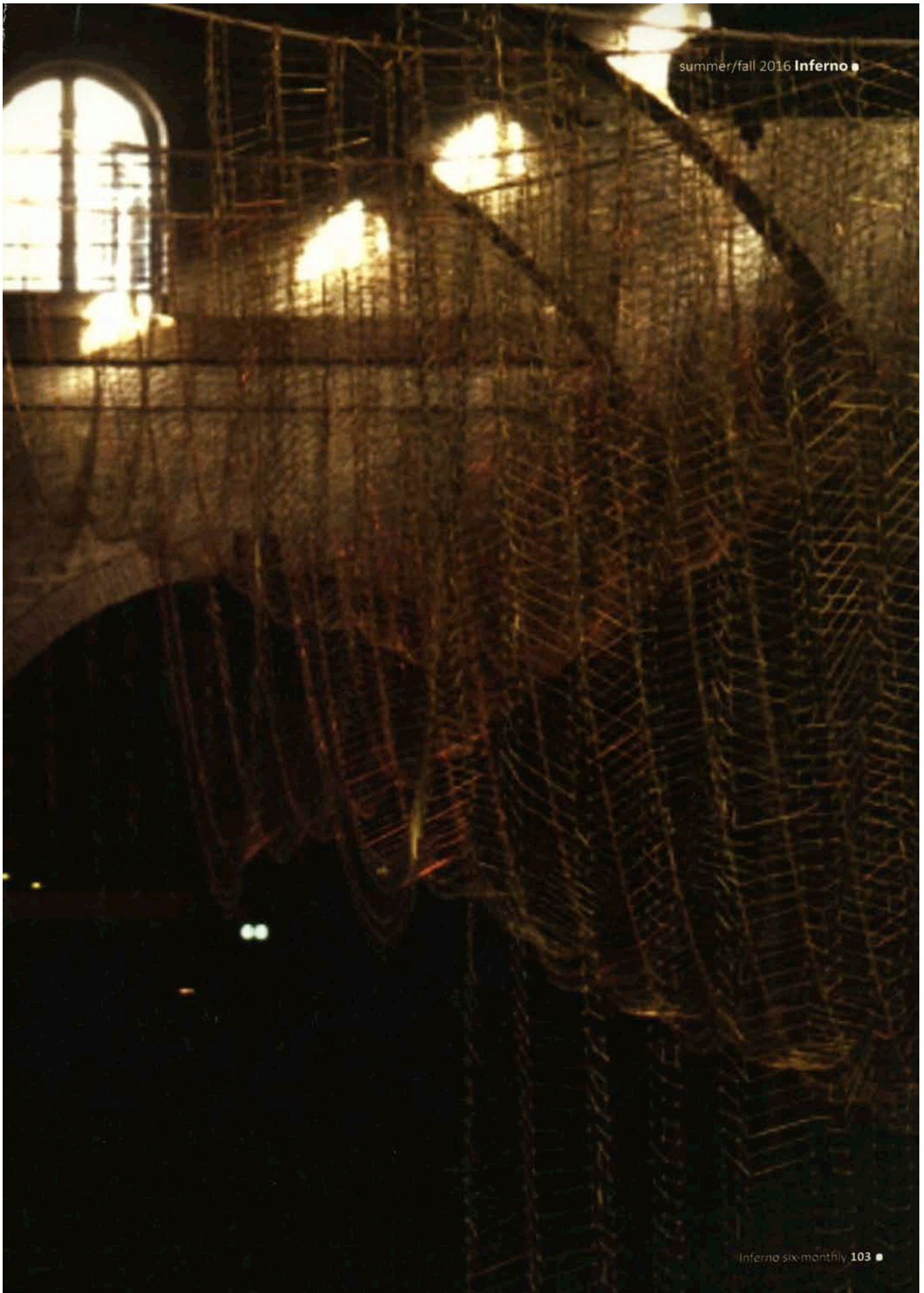
Le regard se lève à nouveau vers les hauteurs de la Nef, attiré irrésistiblement par les feux discrets des mailles scintillantes d'Anni #18. Les qualités du volume architectural se redéfinissent, extrêmement sensibles, dans l'ondulation de cette vague suspendue.

Smaranda Olcèse

Leonor Antunes : *The Pliable Plane* - CAPC Bordeaux - 27 novembre 2015 – 17 avril 2016 - commissaire Maria Inés Rodriguez

Images copyright the artist and CAPC Bordeaux





summer/fall 2016 **Inferno** ■

Inferno six-monthly 103 ■

Leonor Antunes, CAPC Bordeaux.

The weather in Bordeaux can be quite fickle on an early afternoon in January. But when the sun manages to peek out from behind the clouds, its rays dancing through the mesh spaces in Leonor Antunes' piece, hung high inside the nave of the CAPC, the brass sparkles, the shadows move and the space begins to secretly resonate. There is a silent but continuous musicality in the work.

Several elements contribute to this troubling, haunting sensation. Its secret is perhaps in its intimacy, the melting into the metal alloy which dominates this formidable hanging, nearly 22 meters long, in which steel fuses with copper, the raw material used in making wind instruments. This paradoxical polyphonic harmony also operates at a global environmental level. The artist evokes her attention to proportion, scale, gravity, weight and change. The plastician's movement is wide and generous, incorporating the volume of this former warehouse for colonial goods, channeling the masses of long-muted stories written on the stone of the columns holding up the great arches of the vault, echoing old Roman architecture.

Invited by Maria Inés Rodríguez, the director of the center and the curator of this audacious exhibition, the Portuguese artist has imagined a structure which would weave a new kind of relationship between the work and the architecture, proposing an actively staged tension which reveals the energies moving through the space. Maybe the murmurs which seem to emanate from different pieces and which bring a density to this environment pared to its essentials — are the far-off echoes, the voices of Anni Albers, Lina Bo Bardi and Maya Deren whispered into her ears.

Leonor Antunes creates dialogues (*Discrepancies #*), through the ages, with the universes of its creators — the plastician, the architect and the sorceress filmmaker.

The title of the exhibition is a direct reference to a seminal article by Anni Albert, a pioneer in textile arts, *The Pliable Plane* (1957). The entrance into the nave is done directly under the netting, foreshadowing perhaps a good day fishing in the deep waters of our imagination, while also helping us with the transition, highlighting the entrance, the passage. It is through its black nylon netting that we first see inside the space. Both a filter and a catalyst, this functional, ordinary, flexible object, spreads its incantatory math, with its promise of a structure stretching infinitely through space, in all directions, with no limitations. And the artist who evokes Maya Deren and her famous cinematic meshes, secretly activating the energies present, linking the body to the camera and building a fantastic sort of architecture.

Now we are in a space in which the parameters become uncertain. The stone walls lift, imposing, but our feet seem to be sinking deeply into the floor covering of cork and brass which cover the 1500m² of the floor of the CAPC. *Discrepancies with Anni* (2015) carries us surreptitiously between the geometrical lines of a textual pattern by the artist from Black Mountain College. The distortion of scale is mind-blowing. Pieces of furniture confirm this sensation, and the abstraction shows little interior nuances: the 16 low tables made of cement and brass in the installation *Discrepancies with Lina* (2015) create an odd feeling (in the giant Nave) of being home. We pick up on subtle games of emptiness and fullness, of geographical and cultural separations, interesting transpositions of scale. A hidden reference system seems to dictate the arranging of the shapes: an imaginative, avant-garde architecture, open to vernacular knowledge, in particular to the windows of the *SESC Pompéia*, conceived by Lina Bo Baldi in Sao Paolo.

Brass lamps with electric light bulbs create little micro-environments, intimate spaces in the vastness of the Nave. They are at once sensors, transmitters, antennae, elements of a neural network. These identical, multiple objects do something extraordinary to this space whose very centrality is multiplied, diffuse, rhizomatic, which we can now see as a form of constellation.

The rattan screens re-delineate a number of private spaces on the floor. Their placement, which deconstructs the complexity of the interweaving, also filters the light entering the space, creating moving shadows which follow the trajectory of the sun. The title of this installation, *Screens*, also evokes the cinematographic art of the great Maya Deren. The surfaces which are used to show us the fleeting images which reveal their origins — are porous, allowing something indescribable to be seen, having to do with the relationship magic which happens with the camera work of the American artist. Beyond its minimal elegance and deceptive simplicity, this work by Leonor Antunes manages, with its subtle use of gradation, to bring together three different creative movements, three specific sets of skills and three voices of women: Anni Albers — textile, pattern and surface — Lina Bo Baldi — thoughts about modulable space, including walls that breathe — and Maya Deren — the image which contains the invisible and the overflowing.

You look up again into the incredibly high ceiling of the Nave, drawn irresistibly by the light, the glittering mesh of *Anni #18*. The shapes of the architectural volume are re-drawn, reshaped, in the rippling of this wide suspended wave.

Smaranda Olcèse
Translation Sara Sugihara

Leonor Antunes - *The Pliable Plane*
CAPC Bordeaux - November 27, 2015 – April 17, 2016
curator Maria Inés Rodríguez



summer/fall 2016 Inferno ■

Inferno six-monthly 105 ■

